

PAUL VERCHÈRES

La mort parfumée



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-054

La mort parfumée

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 577 : version 1.0

La mort parfumée

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

La famille de Séraphin Blondeau était réunie.

Cela, en soi, constituait un événement spécial.

Aucun des enfants ne brillait par sa dévotion aux principes familiaux. Par son attachement à ses frères et sœurs, ou au père.

Et pourtant, ce dimanche-là, ils étaient tous venus passer la journée au foyer paternel.

Les deux garçons et leurs femmes. Puis les deux-filles, encore célibataires.

Il est vrai que la lettre de Séraphin Blondeau avait été claire et sans détours.

– « Vous y serez tous, car c'est votre intérêt qui parle. J'ai décidé de répudier mon testament, et faire un partage immédiat de mes biens. »

Séraphin Blondeau s'était enrichi dans les cuirs. Chanceux et souple, homme d'affaires averti, il était parti de rien pour monter toujours

plus haut.

Aujourd'hui, Séraphin Blondeau retiré vaut plusieurs centaines de mille dollars.

Quelque chose, au fait, comme environ deux cent mille dollars à chaque garçon, et cent mille aux filles... cent mille chacune.

C'était jouer gros jeu que de ne pas y aller. Et ils pensèrent tous aux conséquences d'un tel acte.

Le père ne donnerait d'argent qu'aux enfants présents...

Et comme aucun d'entre eux n'avait de raison assez valable de s'esquiver de ce devoir, ils vinrent tous.

Émilien Blondeau, le plus vieux, et sa femme.

Roméo Blondeau, le plus jeune, et sa femme.

Henriette et Lucinda.

Ils avaient été bien reçus. Séraphin Blondeau était affable, souriant. Il avait semblé content de les voir tous.

Et n'eut été un sourire narquois qu'ils purent tous surprendre à quelques reprises, ils se seraient

crus chéris par le vieillard.

Et c'était bien le contraire.

Les enfants du vieux étaient arrivés le samedi midi.

En groupe.

Et au souper du samedi soir, Séraphin Blondeau n'y avait pas été par quatre chemins.

– Vous êtes tous chanceux qu'il me reste une parcelle d'honnêteté, sinon vous n'auriez pas un sou... Oh, je ne vous ai pas tout donné. Mon testament vous donnait tout, la loi vous donnerait tout, mais j'ai le droit, de mon vivant de distribuer ça comme je l'entends. Et je puis vous assurer que vous ne serez pas si gros Jean que vous croyez.

Ils se regardèrent tous, et la conversation languit forcément.

Séraphin n'en dit cependant pas plus long.

À la veillée, il fut affable.

Il s'informa de tous...

– Toi, Émilien, tes affaires vont bien ?

Émilien était importateur dans les cosmétiques.

– Certainement. Naturellement, nous souffrons des restrictions. Les barrières tarifaires sont un problème, mais je ne crois pas que je doive me plaindre.

Le vieux sourit.

– Tu as toujours été un bon administrateur... Et vous ma bru, vous aimez toujours mon garçon ?

La question, posée à brûle-pourpoint, laissa tout le monde froid.

On savait, même si Séraphin feignait de l'ignorer, que Germaine, la femme d'Émilien, entretenait des relations étroites avec un de ses cousins.

Elle finit par répondre :

– Comme vous posez des questions intimidantes ? Demandez-le à mon mari. Il saura mieux vous répondre que moi.

Séraphin ricana.

Il se tourna vers Roméo, le plus jeune de ses

garçons.

– Toi, Roméo, tu es toujours ingénieur ?

– Mais oui, papa.

– Tu ne pourrais faire beaucoup autre chose. Tu n’as jamais été intelligent. Est-ce vrai que ta maison vient d’être saisie pour les taxes ?

Encore un froid de glace sur l’assemblée.

Il y a des choses dont on ne discute tout de même pas.

Roméo balbutia une réponse qui ne fut pas entendue.

Séraphin était parti sur une autre tangente.

– Naturellement, mon cher fils, comme tu ne seras jamais un bon ingénieur, et que tu ne laisseras jamais la bouteille, alors, que veux-tu, tes finances seront ce qu’elles sont aujourd’hui. J’ai bien envie de te déshériter.

Il ricana de nouveau.

Un son sinistre dans le grand salon aux meubles vieillots.

– Ton aîné est déshérité, ou presque, parce que

ses affaires vont bien. Tu es déshérité parce qu'elles vont trop mal. N'est-ce pas que la vie est illogique ?

Il se leva pour aller se coucher.

– Tes sœurs, aussi gentilles que jolies, n'ont vraiment pas besoin d'argent. Leurs amis sont assez riches, à ce qu'on me dit, pour les bien faire vivre.

Il fixa les deux jeunes filles de ses yeux malicieux.

– Je voudrais bien savoir, dit-il, qui paie le loyer de votre luxueux appartement en ville... Non, ne me le dites pas, peut-être que je le sais... N'est-ce pas les deux mêmes hommes qui paient vos comptes courants dans les grands magasins ?

Il s'étira :

– J'ai vraiment une belle famille, conclut-il en baillant. Un fils qui est trop veinard mais mal marié, un autre qui boit et ne sait rien. Deux filles qui font une vie pas trop propre... Diable, je me demande à qui je vais donner mon argent. Personne de vous n'en mérite... Resterait toujours

de donner ça à un orphelinat. Ils sauraient en faire certainement un meilleur usage que vous tous.

Puis il monta se coucher.

Durant de longues minutes, ils se regardèrent en silence.

Puis Roméo se murmura entre les dents :

– Salaud !

Émilien mit le doigt sur ses lèvres et dit :

– Shhhhhh !

Puis, plus fort, il déclara :

– Allons nous coucher. Nous avons besoin de sommeil. Demain sera une dure journée, j'en suis certain...

– Voilà un mois que je prévois tout ce qui arrive, dit Roméo. Je suis venu ici chaque fin de semaine. C'est comme si je n'étais pas ici. Il me parlait à peine. J'essayais de le sonder... J'essayais de lui montrer de la gratitude anticipée... Je faisais tout ce que je pouvais pour lui... Et vous voyez comment il me traite ?

– Et moi donc ! dit Émilien. Mais autant se

coucher. En discutant ne nous donnera rien. Il sait ce qu'il veut faire maintenant.

– Oui, il le sait, dit Henriette, et je crois que nous le savons aussi.

– Ce qu'il veut faire ?

– Non. Ce qui nous reste à faire, nous...

II

Il va sans dire que chacun se coucha avec des idées plus ou moins catholiques.

Et c'était à prévoir.

Séraphin Blondeau, en affirmant ainsi ses convictions, avait voulu établir ses positions.

Il avait, dans le fond, l'intention de remettre à chacun de ses enfants une part substantielle de sa fortune.

Mais il voulait, simple orgueil, leur faire bien savoir, auparavant, qu'il n'était pas une dupe ni un citron.

Et en ce faisant...

Mais ne devançons pas les événements.

Dans chaque chambre, il se produisait une manière de petite révolution.

Chacun émettait son vitriol.

Séraphin Blondeau aurait mal dormi, tout aussi mal que dormirent ses enfants, s'il avait entendu parler ses enfants.

Finalement, la fatigue aidant, on vint à dormir.

Une nuit agitée et peuplée de cauchemars.

Pour chacun, c'était la peur du lendemain. Que réservait le vieux Séraphin ? Quel serait le sort de ses héritiers légaux ? Les dépouilleraient-ils ?

Émilien résuma toute la situation, en disant à sa femme :

– Le père n'est pas fou. Il nous a, et il le sait. Il nous a, et c'est un peu notre faute. Nous n'avons pas fait pour mériter l'argent, personne. C'est sa vengeance... Je me demande s'il la poursuivra jusqu'au bout.

Puis il se coucha et dormit mal.

Au matin, Corinne, la vieille bonne passa à chaque chambre, les éveillant tous pour la messe de neuf heures.

Assagis par le court sommeil, ils sortirent, muets, fatigués, inquiets, brisés par les nerfs en boule, et s'en furent à la messe.

Ils se retrouvèrent à la table du déjeuner.

Ils retrouvèrent aussi Corinne, debout devant eux.

– Monsieur ne répond pas, dit-il.

Elle avait dit ça d'une voix blanche, les mains tremblantes, les lèvres prêtes à faillir par la douleur.

– Qu'est-ce que vous dites ? demanda Émilien.

– Monsieur ne répond pas. Je frappe à la porte et il ne répond pas.

– Il est fatigué de ses manigances, dit Roméo. Il dort, voilà tout. Entrez voir ce qu'il fait...

Mais Corinne fit non de la tête.

– Vous ne comprenez pas, dit-elle. Vous ne comprenez pas. Monsieur a toujours verrouillé sa porte en se couchant. C'est sa façon. La porte et les fenêtres.

On fit oh, et ah !

– Oui, continua Corinne. Fermée à double tour. Comment voulez-vous que je puisse savoir.

– Papa a toujours été matinal, dit Henriette. Surtout le dimanche. Je me demande si Corinne n’a pas raison d’être inquiète...

– Il aura dormi plus tard que d’habitude, dit Roméo. Frappez plus fort, il va se réveiller.

Mais Corinne n’était pas à convaincre.

– Je suis certaine qu’il lui est arrivé quelque chose. Il est malade... ou mort.

On ne voulut point la croire, ce furent des protestations...

Mais Corinne ne démordit pas.

– Je suis ici depuis vingt ans. Je connais les habitudes de monsieur encore mieux que vous ne les connaissez. Il n’y a pas de raisons que monsieur se renferme ainsi et ne m’ouvre pas ce matin. Il n’y a aucune raison.

On acquiesça à son opinion.

– Très bien, dit Émilien. Alors il n’y a qu’une chose à faire.

– Quoi ? dit-on en chœur.

– Enfoncer la porte.

Et toute la famille, suivie de Corinne qui pleurnichait dans son tablier, monta vers l'étage.

À la porte, Émilien fit signe à Roméo, et les deux hommes se placèrent devant la porte.

En deux coups d'épaules, elle cédait.

Or Séraphin Blondeau était mort.

Mort sur son lit, couché dans une mare de sang.

Il avait eu la carotide tranchée.

Il était mort au bout de son sang, sans même s'en apercevoir, en plein sommeil.

La vieille servante était couchée de tout son long sur le plancher du corridor. Elle avait perdu connaissance.

Henriette ne valait pas beaucoup mieux, et les autres femmes, occupées à ranimer les évanouies, n'avaient pas le temps de se rendre compte de ce qui se passait.

Émilien, debout au milieu de la pièce, se tenait le nez.

– Mais qu'est-ce c'est que cette horrible

senteur ? Roméo se dirigea vers les fenêtres, et les ouvrit...

Il se tourna.

– Les fenêtres étaient verrouillées du dedans, dit-il...

Émilien ne fit pas attention à ce qu’il disait.

Il respirait le bon air du matin de janvier.

– Ouf, dit-il, on a une meilleure odeur dans le nez... Pouah !...

Sur le parquet, près du lit, il y avait un tas informe de bouteilles et de bocaux écrasés, cassés, brisés...

– Qu’est-ce que c’est que ça, demanda Émilien, toutes ces bouteilles ?

Il se pencha.

– Des cosmétiques, dit-il, une dizaine de bouteilles et de bocaux de cosmétiques, mais qu’est que ça vient faire ici...

Il se releva.

Roméo était penché au-dessus du cadavre de son père.

Il allait lui toucher au front.

Émilien l'arrêta de la voix.

– Non ! cria-t-il, ne touche à rien. Il faut faire venir la police... C'est un meurtre.

Une femme cria :

Corinne, que l'on venait de ranimer, s'évanouit en entendant ce mot de meurtre.

Émilien, s'épongeant le front, déclara ;

– Même au risque de faire évanouir toutes les âmes sensibles, les faits sont là, et je dois appeler la police. Papa a été assassiné... Et à juger par la raideur du cadavre, il a été assassiné au cours de la nuit.

Puis il ajouta avec un sourire sarcastique :

– Il a été assassiné dans une chambre dont la porte était verrouillée du dedans, et dont les fenêtres étaient verrouillés aussi, et du dedans...

III

– Voilà la situation, Guy, dit Belœil.

– Ouais, fit Guy. Me voilà avec un autre crime impossible sur les bras...

– Tu es maître de refuser d’y aller, dit Belœil. Mais Émilien Blondeau est un camarade de club. Il m’a téléphoné, et je ne puis le refuser. Si tu n’y vas pas, toi, c’est Albert Brien qui va y aller.

(On connaît la rivalité entre Guy Verchères et Brien...)

– J’aime autant que ce soit moi, dit Guy, bien mieux même que ce soit moi.

Belœil sourit.

– As-tu peur que Brien se couvre de gloire dans cette cause ?

– Pas du tout. Je me fiche de lui. Mais une chose certaine, c’est que je puis y aller, et nul n’est besoin de lui là-dedans...

– Comme tu voudras. C’est à Bensonville. Tu vas trouver l’endroit charmant. Tu y es déjà passé ?

– Non, jamais.

– C’est à environ cent milles d’ici. Une petite ville industrielle, mais très bien située sur le bord de la rivière. Un excellent hôtel. Je connais le patron, et avec ma carte, tu auras ses faveurs...

– Merci beaucoup. Mais si c’est possible, je ne coucherai pas là...

– Tu ne coucheras pas là ? dit Belœil. Un mystère comme celui là ? Un crime impossible, et tu ne coucheras pas là ?

– Il n’y a pas de crime impossible. La chambre close n’existe pas. Si l’homme est mort, c’est qu’il était possible d’entrer dans la chambre. Il ne s’agit que de savoir comment. Ensuite...

Belœil poussa devant lui une feuille de papier, la tendit à Guy Verchères.

– Tiens, mon vieux. Voilà pour ta gouverne. Les noms et prénoms, l’adresse. Quelques détails. Ce qui m’a été dit au téléphone.

– Merci beaucoup.

Les notes prises au téléphone.

– Bonne chance, mon vieux Guy, et à la revoyure...

– Demain matin, c’est possible, dit Guy. Pas plus tard !

– Je te gage cent dollars que tu passes au moins quatre jours là !

– Et moi je te gage cent dollars que je tiens mon coupable ce soir.

– Ce soir ? Es-tu fou ?

– Au contraire, vieux Belœil, au contraire... Je suis même parfaitement sain d’esprit.

On était au dimanche midi.

Le crime avait été commis dans la nuit, découvert à dix heures du matin. Émilien Blondeau avait téléphoné à Belœil immédiatement,

Et Belœil avait téléphoné à Guy Verchères.

L’ex-gentleman cambrioleur, maintenant voué à la solution des causes criminelles les plus

compliquées, travaillait de concert avec la police.

Souvent on lui demandait de prendre en main de telles causes.

Ce n'était donc rien de nouveau.

Il avait accepté, surtout à cause du fait que ce crime représentait une autre instance de la « chambre close », ce mystère le plus complet de toute la détection criminelle.

Une chambre apparemment close, où il est impossible d'entrer, et pourtant l'homme est tué.

En criminologie, les chambres closes se divisent en plusieurs catégories : D'abord les chambres où il est impossible d'entrer, mais où l'entrée dépend d'un truc ou d'un mécanisme secret.

Ensuite les chambres closes où il est impossible d'entrer, mais où la mort est provoquée à distance à l'aide d'un système quelconque, minuté pour tuer à une certaine heure. Système ne laissant, une fois son travail accompli, aucune trace.

Chacune de ces catégories se divisait ensuite

en plusieurs autres, interdépendantes. Et des crimes avaient été commis qui dépendaient des deux catégories à la fois.

Par les notes en sa possession, Guy Verchères ne put déterminer immédiatement à quelle catégorie appartenait le crime présent.

Et il avait une hâte fébrile que le train arrive pour se mettre au travail.

Mais le train, comme tous les trains prenait son temps.

Parti à midi et demi, Guy n'arriverait pas à Bensonville avant trois heures de l'après-midi.

Et ce fut l'heure exacte à laquelle il arrivait.

Un taxi le mena immédiatement à destination.

Une grande maison aux nombreux pignons.

Une maison qui avait dû être magnifique autrefois, mais qui datait aujourd'hui, et paraissait ancienne.

Elle était, cependant, remarquablement bien entretenue.

Guy fit note de ce fait, sans savoir combien il

serait important par la suite.

Il sonna.

Une vieille bonne vint lui ouvrir.

– Je suis Guy Verchères, dit-il, de la police. Je désirerais voir monsieur Émilien Blondeau.

La vieille bonne s'inclina.

– Si vous voulez entrer, dit-elle. Monsieur Blondeau vous attend.

Elle avait les cheveux défaits, et les yeux rouges d'avoir pleuré.

Guy la suivit dans le grand salon, où l'attendait la famille Blondeau, fils, filles et brus.

Les présentations faites, les quelques mots de préambules énoncés, Guy Verchères se laissa tomber dans un fauteuil et dit :

– Maintenant, vous allez me raconter ce qui est arrivé.

IV

Vers quatre heures, le chef de police de Bensonville descendit de la chambre où reposait le mort.

Guy n'avait pas voulu monter immédiatement.

– Je préfère, avait-il répondu à Émilien Blondeau, attendre qu'il ait terminé ses constatations.

Le chef de police, un gros rougeaud jovial, parut soulagé de voir Guy Verchères.

Il le prit à part.

– Nous vous connaissons, ici. Nous connaissons votre réputation, et je vous assure que je suis sincère en vous disant que je suis heureux de vous voir.

– Merci beaucoup, dit Guy avec grâce.

– Il n'y a pas de quoi. Je suis chef de police, mais je vous dis que les meurtres, ça n'est pas de

mon ressort, ça. Et celui-ci, oh ma mère, il est compliqué !

Guy sourit.

– Compliqué ? Comment, compliqué. C’est un meurtre bien simple. On m’a raconté les principaux événements.... Tous ici avaient un mobile. C’est à reconnaître, l’homme qui a tué. Un point c’est tout.

Le chef de police, dont le nom était Gagnon, Hervé Gagnon, prit Guy par le bras.

– Écoutez, voilà ce que vous savez. Mais il y a autre chose. Séraphin Blondeau a été tué dans une chambre fermée, avec fenêtre verrouillée par en dedans, et porte verrouillée par en dedans.

Il donna une tape sur l’avant-bras de Guy, et recula en se baladant sur les talons.

– Allez me solutionner ça, une machine de même !

Guy souriait toujours.

– Je savais tout ça. Et puis après ?

Estomaqué, Gagnon dit :

– Mais vous comprenez donc pas ? Chambre fermée, personne peut entrer... C'est toujours pas les anges ?

Guy le rassura.

– Vous allez voir que ces choses-là ont souvent des explications très simples. Avez-vous questionné les gens de la maison ?

– Non.

– Voulez-vous que je le fasse pour vous ?

– Ça me rendrait un fier service.

– Vous allez rester ici et je vais vous bâcler ça en un clin d'œil. En attendant, allons voir la chambre. J'ai besoin d'étudier un peu comment le crime a été commis. Ensuite je saurai quoi chercher.

Ils montèrent.

Guy trouva la chambre telle que décrite par les gens de la famille et la vieille bonne, lors du court entretien qu'il avait eu avec eux.

Une grande chambre sombre, tendue de draperies lourdes.

Deux immenses fenêtres occupaient un pan de mur.

La porte ouvrait sur le pan opposé.

Une porte lourde, solide, mais qui avait cédé sous la force des fils Blondeau.

Guy examina la serrure.

Une serrure à double pêne, aussi solide que la porte. De sûreté. Difficile à ouvrir avec des outils illégaux, à moins que l'intrus ne fut un expert-cambrioleur.

Guy, qui avait tout de même connu cette vie, autrefois, savait que ces sortes de serrures étaient difficiles à vaincre.

Il alla aux fenêtres.

Celles-ci fermaient avec un loquet intérieur. Chaque loquet était intact. Il n'avait pas été forcé.

Et les panneaux de vitre étaient intacts aussi.

– Décidément, dit Guy au chef de police, je ne crois pas que le meurtrier ait forcé ces fenêtres ou la porte.

– Nous avons scruté cette chambre, mes

hommes et moi, dit le policier, et je vous jure qu'il n'y a pas de panneaux secrets, ou rien de ça. Les murs sont en plâtre, l'épaisseur se mesure facilement, d'une chambre à l'autre. Il n'y a qu'une garde-robe, et comme vous voyez, nous l'avons vidée pour mieux examiner le mur... Rien. Le meurtrier est passé à travers la porte sans l'ouvrir... Voilà.

Guy se mit à rire.

– Dites-vous ça sérieusement ?

– Je ne le dis pas sérieusement, hélas... !

Il se grattait la tête.

Guy continuait à examiner la chambre.

Il alla au lit où dormait encore Séraphin Blondeau de son dernier et tragique sommeil.

Longtemps, Guy regarda le mort, comme s'il cherchait à lire, sur le visage de celui-ci, le secret de cette mort.

Puis il recula.

Et en reculant, il buta contre le tas de bouteille et de bocaux brisés.

– Tiens, dit Guy, tiens ! Qu’est-ce que c’est que ça ?

– Vous le voyez, des cosmétiques, dit le chef de police. Des cosmétiques. Et l’odeur que ça jetait ! Là, il n’y en a plus. Les fenêtres ont été ouvertes longtemps...

– Ah, elles ont été ouvertes, hein ?

– Oui. Roméo Blondeau, selon ce que m’a dit son frère Émilien. C’est lui qui les a ouvertes... C’est d’ailleurs lui qui a déclaré qu’elles étaient verrouillées.

– Je vois.

Guy réfléchit quelques instants.

– Comprenez-vous ça, vous Chef Gagnon, des bouteilles brisées dans une chambre où selon toute apparence il n’y eut aucune bataille ? Séraphin est mort du coup, sans résister... Alors pourquoi ces bouteilles et bocaux écrasés ?

Gagnon secoua la tête.

– Tout ceci est incompréhensible... Guy se dirigea vers la porte.

– Je crois que nous sommes aussi bien de causer un peu avec cette jolie famille...

Il allait sortir quand Gagnon le rappela.

Le chef de police s'était penché, et il fouillait dans le tas de verre brisé...

– Venez ici un moment, monsieur Verchères, Regardez ce que je trouve.

Guy s'approcha.

Dans le tas de bouteilles, il y en avait une qui portait une étiquette assez spéciale.

On y lisait : « Acide sulfurique ».

– Et qu'est-ce que ça fera, de l'acide sulfurique, à travers ces diverses lotions et crèmes, demanda le chef Gagnon.

Guy avait un pli de soucis à travers le front.

– Je crois que je commence à comprendre, dit-il.

Il retourna aux fenêtres.

Il en ouvrit une et la referma, la verrouillant en même temps.

Il ouvrit l'autre et fit la même chose, mais cette fois il sembla satisfait, l'ouvrit et la referma plusieurs fois.

Quand il revint au milieu de la chambre, il dit à Gagnon :

– Je veux voir les bagages de tous ces gens...

– Venez, dit Gagnon.

Ils allèrent d'une chambre à l'autre.

Le chef de police avait pris en note où chacun couchait, et à qui appartenait les bagages.

Guy, ayant terminé sa visite, ne dit rien de plus, et descendit, suivi de Gagnon qui regardait Guy avec cette espèce d'admiration lorsque l'on voit un artiste au travail.

Puis Verchères entra dans le salon.

Il était six heures.

Toute la famille était là.

– Faites venir la bonne, dit Guy, je crois qu'elle sera utile. Tenez-vous tous à ma disposition ici, je vais vous interroger un par un dans le petit vivre en avant.

Il montra Émilien du doigt.

– Vous, d’abord, monsieur Blondeau.

Émilien le suivit.

Il était pâle, mais son pas était ferme et assuré.

Il se tint debout en face de Guy, dans le petit vivoir.

– Asseyez-vous, dit Guy, asseyez-vous, nous en avons pour assez longtemps à causer. D’abord votre nom au long.

– Émilien Blondeau.

– Vous étiez le fils aîné du défunt, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Depuis quand êtes-vous parti de Bensonville ?

– Vingt ans. Je suis parti à l’âge de vingt ans, j’en ai quarante.

– Vous vous êtes toujours bien entendu avec votre père ?

– Jamais, au contraire. Papa était un homme

intransigent, dur. Lorsque ma mère est morte, il est devenu triste et nous a totalement bannis de sa vie. Je suppose que nous aurions pu essayer de percer cette armure... de l'attendrir, le consoler, mais j'étais jeune, les autres encore plus. Nous avons préféré le moyen le plus facile.

– Vous êtes partis ?

– Oui. L'un après l'autre. Moi d'abord, et quatre ans plus tard Roméo. Puis, il y a cinq ans, les deux filles.

– Je vois. Et que faites-vous, à Métropole ?

– Je suis importateur de cosmétiques.

– Bon, bon...

Guy regardait attentivement Émilien.

– Qu'a dit votre femme en retrouvant ses cosmétiques en tas, les bouteilles cassées, inutilisables, à côté du lit du défunt, ce matin ?

Émilien Blondeau sursauta violemment.

– Qui vous a dit que...

– Que les cosmétiques appartenaient à votre femme ? C'est très simple. Elle n'en a pas du tout

dans sa mallette de voyage. Elle a trente-huit ans, et a grandement besoin de cosmétiques pour se conserver l'air jeune qu'elle a. Ce n'était donc pas la mer à boire que de trouver ça. Comme si une femme viendrait passer, une fin de semaine chez son beau-père sans apporter une seule lotion, un seul fard, une seule crème astringente.

Émilien baissa la tête.

– Vous aviez de graves raisons de haïr votre père, dit Guy. D'abord pour son attitude d'autrefois, et ensuite pour l'héritage. On me dit que le partage de sa fortune devait se faire aujourd'hui, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Saviez-vous de quelle façon ?

– Non... c'est-à-dire oui... Mon père nous a expliqué, hier soir, à peu près comment il allait distribuer sa fortune.

– Ah ? Et de quelle façon était-ce ?

En deux mots, Émilien le lui dit.

Lorsqu'il eut terminé, Guy déclara :

– Donc, chacun de vous avait un mobile. C’est tel que me le disait Gagnon. Vous retiriez tous un bénéfice de sa mort. Surtout intentât, car alors vous héritiez tous à parts égales, selon la loi... À combien se monte la fortune de votre père ?

– À environ sept cent mille... peut-être même plus.

– Diable, c’est de l’argent, si...

– C’est de l’argent, en effet. Pour ma part, malgré que je sois comme tout le monde, bien content d’augmenter ma fortune, j’en ai moins besoin que les autres, le reste des enfants. J’ai un bon magot personnel. Mais dans le cas de Roméo, par exemple, qui n’a jamais trop bien réussi dans la vie, c’est une aubaine.

– Il n’a jamais réussi ?

– Pas beaucoup. Il est ingénieur. Et pas trop de talent avec ça...

Guy était distrait.

– Vous, dit-il, admettez cependant que l’argent vous intéresse tout de même.

– Oui, je l’admets.

Guy resta songeur plusieurs minutes.

– Maintenant, dit-il finalement, venons-en au fait. À quelle heure vous êtes-vous couché hier soir ?

– Nous nous sommes tous couchés à la même heure. Onze heures. Papa est monté à moins quart, et nous sommes montés quelques minutes après lui.

– Vous avez dormi immédiatement ?

– Non, beaucoup plus tard.

– Insomnie ?

– Oui.

– Et vous n’êtes pas sorti de votre chambre ?

– Non.

– Vous n’avez rien entendu ?

– Non.

– Votre fenêtre était-elle ouverte ?

– Non.

– Bon, ça va, je vous remercie. Dites à vos deux sœurs de venir ici.

V

Les deux jeunes filles semblaient nerveuses.

Elles ne différaient d'âge que par deux ans.
C'est ce qu'elles déclarèrent à Guy.

– Lucinda a vingt-six ans, et j'en ai vingt-huit,
dit Henriette.

Elles étaient toutes deux très jolies.

Ce type de femme qui portent bien le manteau
de vison, vivent en appartement dans les quartiers
du centre de Métropole, reçoivent de nombreux
amis, mais restent fidèles à leur vieil et généreux
amant.

Guy se souvenait de les avoir souvent vues,
toutes les deux, dans les endroits chics.

Bars de grands hôtels, clubs exclusifs.

Il leur posa des questions de routine.

– Nous nous sommes couchées tôt. Vers onze

heures, et nous avons dormi jusqu'à ce matin.

– Vous n'avez rien entendu ?

– Non.

– Votre fenêtre était ouverte ?

– Non.

Guy les renvoya au salon.

Il consulta sa montre, il était sept heures...

Et tout à coup, il lui vint une idée.

– À ce jeu, dit-il, je n'avance à rien. Allons faire un tour dehors, sous la fenêtre de la chambre du crime.

Ils sortirent, mais en voyant les alentours de la maison, Guy poussa une exclamation de dépit.

Il revint en dedans aussitôt et fit demander la vieille bonne, Corinne.

– Expliquez-moi, si vous le voulez, toutes ces traces de pas, et ces traces d'échelles autour de la maison.

– C'est pour le toit, dit Corinne. Les ouvriers ont posé des bardeaux neufs, et ils ont arrangé les

gouttières ?

– En hiver ? Mais pourquoi en hiver ?

– Je ne sais pas, monsieur. Je sais qu'ils sont venus, et c'est tout.

– Qui les a demandés ?

– C'est monsieur, lundi dernier.

– Comment s'appelle le contracteur ?

– Un nommé Dupré, dit la bonne. Il reste pas loin d'ici, sur la même rue.

– Savez-vous son adresse ?

– Non, mais c'est la première maison jaune, à votre gauche, en descendant la côte.

Guy partit avec le chef Gagnon.

– Mais qu'est-ce que ça peut avoir d'importance, cette question du contracteur et des réparations faites en hiver ?

– Vous verrez, Gagnon. Vous verrez. Et vous comprendrez alors comme ça peut être important.

Dupré était chez lui.

Un grand maigre, visage cadavérique.

– Je suis Guy Verchères !

Dupré accepta l'identification, et les fit entrer dans son salon.

– C'est au sujet de la réparation que vous venez de terminer chez monsieur Séraphin Blondeau, dit Guy.

– Qu'est-ce qu'elle a, cette réparation ?

Dupré ne semblait pas au courant encore de la mort de Blondeau.

Faisant un signe imperceptible à Gagnon de ne rien dire, Verchères préféra laisser Dupré dans l'ignorance.

– Je voudrais savoir, demanda Guy, qui l'a commandée.

– Blondeau lui-même.

– Et vous avez consenti à la faire en hiver ?

– C'est lui qui insistait. Son fils, qui est ingénieur, lui avait expliqué qu'à cause du rétrécissement des composants du toit, durant les froids, la réparation n'en serait que meilleure si elle était faite immédiatement. D'ailleurs, il faut

dire que ça devenait urgent, surtout pour le toit.

– Bon. Et c’est Blondeau qui insista ?

– Oui. Il m’a même menacé de ne jamais plus me donner de travail, si je n’acceptais pas de faire celui-ci immédiatement. Je ne discute jamais avec un client, surtout lorsqu’il insiste. Nous avons passé un papier me dégageant de toutes responsabilités... et voilà !

Verchères consigna ce renseignement dans son calepin.

Il revint à la maison accompagné de Gagnon, toujours.

– Commencez-vous à comprendre ?

Gagnon fit signe que non.

– Ça devait commencer à vous luire dans l’idée, comment cette chose s’est produite...

– Non, pas du tout.

Guy haussa les épaules.

– Vous verrez donc, comme les autres, que je donnerai mes explications plus tard.

Ils se hâtèrent vers la maison.

La famille était encore dans le salon, attendant d'être convoquée...

Guy, par l'embrasement de la porte demi-béante, les contempla quelques instants.

– Vous vous rendez compte, dit-il à Gagnon, combien ces gens sont tous aptes à commettre un crime. Regardez-les.

Gagnon fit oui de la tête.

– Un mobile puissant, l'opportunité. Ils sont tous intelligents... très intelligents même. Ça prenait quelqu'un d'intelligent pour concevoir et exécuter ce crime.

Il réfléchit quelques moments.

– Allez me chercher Roméo Blondeau, dit-il, je vais l'interroger. Ensuite je reviendrai à la vieille Corinne.

– Très bien.

Dans le vivoir, Roméo Blondeau semblait très à l'aise.

Il offrit une cigarette à Guy, et en alluma une lui-même.

– Vous êtes le plus jeune fils du défunt ?
demanda Guy.

– Oui.

– Quel âge avez-vous ?

– Trente-cinq ans.

– Vous êtes ingénieur ?

– Oui.

– Pratiquez-vous votre profession ?

– Oui.

– Dans votre propre bureau ?

– Oui.

– Quelle adresse ?

Roméo Blondeau nomma une rue, donna un numéro.

Guy Verchères reconnut un quartier pauvre dans le centre des affaires.

Roméo Blondeau ne devait certes pas être un ingénieur bien en vue.

– Vous veniez ici souvent ?

– Depuis quelque temps toutes les fins de

semaine.

– Vous vous entendiez bien avec votre père ?

– Au contraire, nous étions comme chien et chat. Il préférerait beaucoup plus mon frère Émilien.

– Alors pourquoi veniez-vous ?

Roméo Blondeau était un grand mince, aux lèvres ironiques, aux yeux de viveur et de jouisseur.

Il éteignit sa cigarette dans un cendrier.

– Toutes ces questions sont nécessaires, je suppose. Autrement, vous ne les poseriez pas. Je venais ici, puisqu'il faut le dire, parce que j'y trouvais mon profit. J'entrevois la fin prochaine de mon père...

– Il était malade ?

– Non, il était vieux.

– Alors, pourquoi parler d'une fin prochaine ?

Pour hériter de deux ou trois cent mille dollars, deux ans d'attentions est bien peu...

– Vous venez de dire que vous ne vous

entendiez pas avec votre père ?

– Tout juste...

– Les attentions étaient donc inutiles...

– Pas du tout. Un jour, les choses se seraient arrangées. En venant ici, j'évitais les occasions de boire le samedi et le dimanche.

– Et cela vous aidait ?

– Naturellement. J'étais plus dispos le lundi, et mes affaires s'en ressentaient. Vous avez fait la moue quand je vous ai donné mon adresse de bureau...

– Non.

– Si, vous avez fait la moue. Mais je dois vous dire que si les affaires continuent, je serai vite déménagé. Je commençais déjà à me chercher un nouveau local.

Le visage de Guy resta impassible.

– Donc vous veniez-ici toutes les semaines ?

– Oui.

– Vous étiez mal reçu, me dites-vous ?

– Je n’ai jamais rien dit de semblable. La réception était correcte, un peu froide même, mais sans plus.

– Vous causiez avec votre père ?

– Naturellement.

– De quoi ?

– De tout un peu. De la situation internationale, des affaires. Il me parlait souvent de ses problèmes d’immeubles. Et particulièrement de cette maison.

– Ah ?

– Il aimait beaucoup cette maison, et il en prenait un grand soin.

– Je vois qu’on vient de terminer une réparation au toit.

– Oui. C’est moi qui lui ai conseillé de ne pas attendre.

Le cas devenait urgent, et rendu au printemps, le coût de la réparation aurait été beaucoup plus considérable.

– Ah bon.

– Sans compter qu’avec la rareté des matériaux, c’est à se demander s’il en aurait eu au printemps, en quantité suffisante pour le radoub.

Guy approuva de la tête.

– C’était sage.

– J’ai considéré, pour ma part, que c’était très sage.

Guy semblait songeur.

– Vous êtes arrivé en même temps que les autres, samedi, hier ?

– Je vois.

– Dites-moi, d’après vous, qui a commis ce crime ?

Roméo regarda Guy d’un air narquois.

– En voilà une question... en voilà une question... Je ne sais pas. Nous avons tous mille raisons de le commettre. Nous aurions tous pu le commettre, excepté que les porte et fenêtres étaient verrouillées par en dedans...

– Et comme ingénieur, offrez-vous une explication à la méthode du crime ?

– Je suppose, dit-il à la fin que je suis un mauvais ingénieur. Quoiqu’il en soit, je ne le comprends pas du tout, le crime. Et je serais loin de pouvoir en expliquer la méthode.

Il alluma une autre cigarette.

Sa main tremblait.

– Nous en sommes tous là, dit Guy. Le crime y est, et six mobiles, un pour chacun de vous, y compris les brus. Mais nous ne pouvons savoir comment le crime a été commis... Et sans cela...

Roméo se carra les épaules.

– C’est un problème, en effet, cette chambre fermée.

– Vous, comme ingénieur, vous n’en devinez pas la solution ?

– Franchement non.

Guy eut un geste d’impuissance, des deux mains.

– C’est un parfait dilemme.

– Je vous plains d’avoir à le résoudre.

Guy envia à Roméo Blondeau cette parfaite

aisance.

L'homme pouvait facilement passer pour un individu rangé, systématique, un homme du monde en même temps qu'un homme d'affaires de premier ordre.

Par ailleurs, si on connaissait l'histoire...

Guy se fronça les sourcils.

– Racontez-moi, dit-il, ce qui s'est passé hier, durant la journée... Qu'avez-vous fait ?

– Je suis arrivé, assez tôt, vers neuf heures. Corinne m'a préparé un déjeuner. Ensuite, je suis allé marcher un peu.

– Votre père était levé ?

– Oui. Il se levait toujours tôt.

– Vous l'avez vu en arrivant ?

– Non, il était sorti.

– Et vous êtes allé marcher ? Où ?

– Dans la ville. Sur la rue principale, examiner un peu les montres de magasins, me promener sans but bien précis...

- Oui, oui, oui... Ça m’arrive parfois...
- Puis je suis revenu à la maison.
- Votre père y était ?...
- Non, je ne l’ai vu qu’au dîner, à une heure.
En même temps que les autres.
- Qu’avez-vous fait en arrivant à la maison ?
- Rien de bien particulier. Je suis monté à ma chambre. J’avais des lettres que je voulais écrire.
- Vous avez écrit jusqu’au dîner ?
- Oui.
- Vous n’avez eu connaissance de rien ?
- En quel sens ?
- Personne n’est entré dans la chambre de votre père pendant que vous étiez à écrire ?
- Non, je ne crois pas. Évidemment, Corinne est montée quelques fois en haut, mais je ne saurais dire combien de fois, et si c’était toujours elle... Après tout, à chacun ses affaires.
- Guy se plissa les lèvres, fit une légère moue...
- Et vous n’avez rien entendu ?

– Rien à part les voyages fréquents de Corinne...

– Vous êtes descendu à quelle heure ?

– Vers midi, environ.

– Vous venez de me dire que vous êtes descendu seulement quand les autres sont arrivés.

– Ils sont arrivés à midi quarante-cinq.

– Qu’avez-vous fait en bas ?

– Diable, c’est l’inquisition... Je suis sorti, et j’ai examiné un peu le travail accompli par les ouvriers sur le toit et après les gouttières...

– Vous êtes monté dans une échelle ?

– Oui.

La réponse était désarmante, et laissa Guy un peu perplexe, mais il décida que Roméo lui en avait assez appris.

Il brûlait de questionner Corinne.

Et le temps passait.

Après tout, il avait une gageure avec Belœil.

Et l’heure s’envolait rapidement.

La solution du crime apparaissait prochaine,
mais il restait encore à questionner Corinne.

VI

Corinne était encore sous le coup de sa terrible émotion.

Elle avait les mains tremblantes, et se faufila dans le vivoir comme si un fantôme la poursuivait.

Les dents lui claquaient dans la bouche.

– Je vous en prie, dit Guy, rassurez-vous !

La vieille bonne regardait Guy.

Il y avait de la panique dans son regard.

– Monsieur était si bon, dit-elle, si bon ! Pourquoi lui a-t-on fait ça ? Et qui aurait pu ainsi le tuer ?

Guy la fit asseoir.

– Calmez-vous, dit-il, soyez maîtresse de vous-même. C'est important.

– Oui, monsieur.

– Vous voulez que la mort de votre maître soit punie ?

– Oh, oui.

– Alors vous allez garder votre sang-froid. Vous allez répondre à mes questions au meilleur de votre connaissance.

– Oui.

– Alors, dites-moi. Il ne s'est rien passé hors de l'ordinaire au cours des quelques jours qui ont précédé le meurtre ?

– Pas que je sache. Et je savais beaucoup de choses... je vous l'assure.

– Je n'en doute pas, dit Guy en souriant.

Corinne ne sembla pas comprendre l'allusion.

– Dites-moi, continua Guy, vous souvenez-vous de ce qui s'est passé hier matin ?

– Hier matin ? Je crois, oui, je crois.

– Monsiour Roméo est arrivé tôt ?

– Oui, pour déjeuner.

– Qu'a-t-il fait après le déjeuner ?

- Il ont monté à sa chambre.
- Il est resté là ?
- Oui.
- Vous n’avez rien remarqué d’anormal ?
- Non.
- À quelle heure avait été fait le lit, dans la chambre ?
- Vers dix heures.
- Roméo Blondeau était arrivé ?
- Oui.
- Où était-il ?
- À cette heure-là, il était monté à sa chambre. Il est arrivé vers neuf heures, il a déjeuné, il est allé faire un petit tour, puis il est monté.
- À dix heures il était en haut ?
- À peu près, oui.
- Bon. Et vous n’avez rien vu ?
- Vu quoi ?
- Vu d’anormal ?

– Non. Monsieur Roméo m’a emprunté un tournevis, mais ce n’est rien d’anormal.

– Non en effet. Il en avait besoin ?

– Oui. Pour dévisser la serrure de sa valise, qui était bloquée, m’a-t-il dit.

– Ah bon.

– Dans l’après-midi, rien de spécial ?

– Non.

– Dans la soirée non plus ?

– Non.

– Et durant la nuit, vous n’avez rien entendu ?

– J’ai cru entendre quelqu’un descendre l’escalier, vers deux heures du matin.

– Tiens ? Et pourquoi n’en avez-vous pas parlé avant ?

Le chef Gagnon s’approcha.

– Vous auriez pu nous dire ça ce matin ?

Corinne eut un geste d’effroi.

– Ça ne m’est pas venu à l’idée, ce matin. Ce n’est qu’après dîner que je me suis souvenu de la

chose.

– Très bien, dit Guy, vous êtes excusée. Continuez... Vous avez entendu quelqu'un descendre l'escalier ?

– Oui.

– Et c'est tout ?

– Oui.

– Vous n'avez pas trouvé ça étrange ?

– Non.

– Pourquoi, non ?

– Parce que tous les enfants étaient à la maison... J'ai cru que c'était monsieur Roméo qui était sorti et qui rentrait...

– Est-ce que c'était son pas ?

– Je le crois.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Rapport aux pas de monsieur Émilien, qui sont pesants. Puis, des pas de jeunes filles, ça se reconnaît...

– Oui, évidemment... Maintenant, racontez-

moi ce qui s'est passé le matin, quand vous avez trouvé monsieur Séraphin Blondeau.

– Je frappais pour le réveiller et il ne répondait pas. Il était une heure en retard sur son heure de coutume.

– La porte était verrouillée ?

– Oui.

– Verrouillée par en dedans ?

– Oui.

– Qu'avez-vous fait alors... ?

– Je suis descendue demander aux enfants de venir faire quelque chose, voir à ça.

– Et ils sont montés ?

– Oui. Monsieur Émilien et monsieur Roméo ont enfoncé la porte, puis après je ne le sais plus. J'ai perdu connaissance.

– Bon. Je crois que c'est tout.

Quand elle fut sortie, Gagnon demanda nerveusement.

– Et alors, monsieur Verchères, ça marche ?

– Mais oui.

– Vous arrivez à une solution ?

– Oui.

– Mais comment... ?

– Vous étiez là ! Vous avez eu les mêmes chances que moi de tout apprendre pourtant... Les mêmes indices qui m'ont été donnés vous l'ont été aussi.

– Oui ?

L'air désemparé de Gagnon était si comique que Guy Verchères ne put s'empêcher de rire.

– Pauvre chef, c'est pourtant très simple.

– Vous croyez, vous ? Simple pour vous...

– Et pour vous aussi. Il ne s'agit que de tirer des conclusions.

– Lesquelles ? Et les tirer de quoi ?

– De choses qui ne sont pas à leur place...

– Vous ne pouvez tout de même pas oublier le fait que la chambre était close, et que nul ne pouvait y entrer.

– Songez toujours à la simplicité des choses, Gagnon.

– Même en y songeant, les faits sont là...

– Justement, ils sont là, ils crèvent les yeux. C'est ce que le criminel a voulu faire, crever les yeux.

– Je ne saisis pas.

– En mettant des choses incompréhensibles devant les yeux, il a voulu cacher les choses simples... Songez à l'odeur par exemple...

– J'y songe bien, et après ?

– Pourquoi une odeur forte, qui prend au nez ?

– Ah, voilà ! Pourquoi ?

Guy éclata de rire.

– Venez avec moi, dit-il, venez au salon, et vous apprendrez vite pourquoi... J'ai encore deux ou trois questions à poser, et ensuite je vais faire ma preuve.

– Alors vous savez qui ?

– Oui, je le sais. Tous les faits sont là. Vous les connaissez aussi bien que moi. Vous devriez

pouvoir deviner dès cet instant qui est le coupable, et prouver ensuite sa culpabilité hors de tout doute.

Verchères sortit de sa poche un couteau soigneusement enveloppé dans un papier de soie.

C'était un petit couteau tranchant, pointu, de la sorte qu'on trouve dans une boîte à dessin, avec les tire-lignes et les compas.

– L'arme du crime, dit simplement Verchères. Vous trouverez des traces de sang qui demeurent au microscope. C'est votre plus grande preuve.

VII

Dans le salon, la famille attendait impatiemment le résultat de tous ces interrogatoires.

Émilien marchait de long en large de la pièce.

Plusieurs fois sa femme lui avait dit :

– Émilien, je t’en supplie, cesse cette marche constante. Tu me tapes sur les nerfs.

Mais Émilien ne s’en était pas occupé.

Roméo lisait le journal.

Il était parfaitement calme, et avait un air plutôt ennuyé qu’autre chose.

Les deux jeunes filles lisaient aussi, mais d’une lecture nerveuse, et il était certain qu’elles ne se souviendraient pas demain ce qu’elles avaient lu ce soir.

Verchères entra, suivi de Gagnon et d’un

policier.

On vint à l'attention.

Six visages se tournèrent vers les nouveaux arrivants.

– Je vous en prie, dit Verchères, ne me regardez pas comme ça, je ne suis pas le bourreau qui vient vous chercher pour la pendaison.

On ne sourit même pas.

Et Verchères ajouta, en pesant bien les mots :

– Je viens en chercher l'un de vous... mais pas tous... Malgré que vous méritiez tous la potence, pour les désirs de vengeance et de mort que vous avez tous entretenus durant la soirée et la nuit d'hier.

Il fit un geste.

– Malheureusement, la justice ne permet pas de punir les simples désirs de crime... seulement les crimes commis, accomplis, finis...

Guy se tourna vers Émilien.

– Qui a ouvert la fenêtre, ce matin, le premier, en entrant dans la chambre du crime ?

– Je vous l’ai dit, rétorqua Émilien, c’est Roméo. L’odeur nous montait aux narines. C’était terrible.

– Évidemment, dit Guy. Il se tourna vers Raoul.

– Et la fenêtre était verrouillée ?

– Oui.

Guy baissa la tête.

Lui aussi se mit à marcher de long en large.

Mais ce ne fut pas long.

Au bout de quelques instants, il fit signe à Gagnon.

– Postez deux hommes à ces fenêtres, dit-il, et un à la porte. Vous et moi allons maintenant démasquer un criminel.

La famille Blondeau devint pâle.

Ce ne fut pas une pâleur localisée chez un ou chez l’autre, mais une pâleur générale.

Excepté Roméo.

Il plia tranquillement son journal, alluma une

cigarette et lança une bouffée de fumée au plafond.

– Parlez, dit Émilien. J’aime autant savoir tout, tout de suite.

Il se tordait les mains.

– Nous avons affaire à un criminel retors, dit Guy. Un vrai renard. Quelqu’un qui a su préparer son affaire de longtemps.

Il s’arrêta, les mains aux poches, et regarda chacun des auditeurs en plein dans les yeux.

– Le crime avait ceci de déroutant, dès le début, qu’il ait pu être commis tout aussi bien par une femme que par un homme.

Guy sourit.

Mêmes les femmes tuent, parfois. Et il ne s’agit pas de s’offusquer d’avoir été soupçonné. C’est pire quand les soupçons sont justifiés.

Il s’assit.

– Donc, un criminel intelligent. C’est très difficile de trouver la solution d’un crime commis par quelqu’un d’intelligent. En même temps, il

est très difficile à un homme intelligent de commettre un crime avec succès.

– C’est du chinois, dit Émilien Blondeau.

– Du chinois ? Pas du tout. Songez-y. L’intelligent va commettre un crime compliqué. Et plus ce crime est compliqué, plus le criminel s’expose à faire un oubli.

– Ça, dit Roméo en ricanant, c’est à condition que le policier aussi soit intelligent.

– Tout juste. Ainsi, un policier intelligent, en voyant le tas de bouteilles et de bocaux jetés par terre aux côtés du lit du crime, ne songera pas à ces objets renversés au cours d’une bataille...

– Non ?

– Non. D’abord parce que ce sont des objets qu’on ne trouve pas habituellement dans une chambre de vieillard.

Roméo se redressa et regarda Guy avec une nouvelle curiosité.

– Ensuite, dit Guy, aucune autre trace de combat.

– C’est exact, dit Gagnon.

– Donc, les cosmétiques, arrosés d’acide sulfurique, le tout émanant une odeur terrible, ont été mis là pour une autre raison.

– Laquelle ? demanda Roméo.

– J’y viens dans un moment.

– Il est temps.

– Soyez patient. Tout viendra bien assez vite, au gré du coupable. Donc, j’ai songé que cette odeur avait un but. Soit de masquer une autre odeur. Un examen des lieux me permit de rejeter cette hypothèse. Ou encore, et c’était le cas dans notre problème, de PROVOQUER L’OUVERTURE IMMÉDIATE DES DEUX FENÊTRES.

Guy ricana.

– Je touchais au but, dit-il. Ensuite, je me suis mis à raisonner. Pourquoi ouvrir les fenêtres ? Pour cacher quelque chose ? Quelque chose qui ne paraît pas les fenêtres ouvertes, mais paraît les fenêtres fermées ?

Il marcha jusqu’à une fenêtre du salon.

– Regardez bien, dit-il, quelle sorte de barrure sur cette fenêtre.

C’était un petit loquet à poignée, tournant sur pivot, et s’engageant dans un bec de loup placé sur la chambranle de la fenêtre.

– Je tourne, dit-il, qu’est-ce qui arrive ; la fenêtre ouvre. Je referme la fenêtre... et voici une heureuse coïncidence. Cette fenêtre agit exactement de la même façon que la fenêtre en haut, celle qui demandait d’être ouverte immédiatement, pour cacher le secret... Voyez ce qui arrive. En refermant la fenêtre, le loquet ne s’engage pas dans le bec de loup. La fenêtre semble fermée et verrouillée, mais elle ne l’est pas. Un homme dehors n’aurait qu’à la pousser légèrement pour qu’elle ouvre.

Tout le monde, était debout, regardant cette chose qui ouvrait tout à coup des horizons complètement nouveaux à l’affaire.

– Ainsi, dit Émilien, ce n’était pas un problème de chambre close, sans entrée possible.

– Ce n’était pas ça, dit Guy.

– Diable, fit Émilien. Alors n’importe qui pourrait être le criminel !

– Pas n’importe qui, dit Guy. Le reste n’était pas aussi facile qu’on le croit. Je vous dis que nous avons affaire à un criminel intelligent.

– Je vois ça, dit Émilien.

– Si l’entrée était facile dans la chambre, il fallait en dissimuler les traces... Or cet homme a trouvé une excellente idée. Il n’y avait qu’un seul moyen de grimper à la chambre, et c’était à l’aide d’une échelle. Il décida que le meilleur moyen de couvrir les traces d’une échelle, c’est d’avoir beaucoup de traces d’échelle et de pas autour de la maison...

– Dupré ! cria Gagnon.

– Non, pas Dupré... Vous allez voir. Donc, je continue. Le criminel a convaincu son père de faire effectuer certaines réparations. Le père a suivi le conseil, des réparations se sont faites...

Roméo se glissait tranquillement vers la porte.

Guy ne changea même pas de ton.

– En place, mon cher ami... Je n’ai pas tout à

fait terminé...

Et devant la stupeur des gens dans le salon, Guy déclara :

– Oui, votre frère Roméo, mes enfants. Un très habile criminel... Sa tentative de fuite est le meilleur aveu que vous puissiez avoir. Mais de toutes façons, j'avais des preuves. Des preuves qu'il a conseillé à son père les réparations permettant des traces d'échelle autour de la maison. C'est lui qui a découvert le défaut du loquet de la fenêtre, et s'en est servi...

Guy sortit de nouveau le couteau qu'il avait dans sa poche.

– J'ai trouvé ce petit couteau dans la trousse à dessin de notre homme. Un ingénieur a toujours une trousse à dessin de ce genre. C'est son outil de travail, avec la règle à calculer... Ce petit couteau dont la lame porte une trace minuscule de sang...

Guy se retourna vers Roméo :

– Ce n'est pas tout, dit-il, Roméo a emprunté un tournevis de Corinne. Ce n'était pas pour

dévisser une serrure de valise. Ses valises à lui ont des serrures complètement à l'intérieur. Oh, non, c'était plus simple que ça. Il voulait mettre le loquet en état de donner un bon rendement au cours de la nuit. Vers deux ou trois heures du matin, il est descendu. Corinne a entendu son pas, elle l'a même identifié. Moins pesant que celui de monsieur Émilien, comme elle dit, et plus pesant que celui des filles...

– Ç'aurait pu être le pas de papa, dit Émilien.

– Non, dit Corinne, j'aurais reconnu ce pas-là, depuis si longtemps, que je l'entends.

– Donc il descend, sort, appuie l'échelle qui est par terre le long de la maison. Il grimpe en toute hâte, et pousse la fenêtre. Le truc a réussi.. D'en dedans, la fenêtre semblait fermée, verrouillée. Séraphin Blondeau n'a vu que du feu. Roméo entre, et avec ce petit couteau tranchant il sectionne la carotide. Un coup si rapide, si bien donné, que Séraphin Blondeau ne s'en est peut-être pas aperçu. Roméo dispose par terre le contenu du sac qu'il traîne sous son bras. Des pots de cosmétiques, des bouteilles de parfum, de

lotion, volées dans la valise de sa belle-sœur. Puis il verse là-dessus de l'acide sulfurique... L'odeur est immédiatement étourdissante. Il sort, s'ajuste sur l'échelle, referme la fenêtre. Quelqu'un qui entrera vite, demain matin, sera assailli par l'odeur. Il s'empressera d'aller ouvrir la fenêtre, et ne remarquera pas le loquet par-dessus la gueule-de-loup au lieu d'être dedans. Il jurera que les fenêtres étaient verrouillées du dedans...

Guy ricana.

– Comble de chance, c'est Roméo lui-même qui a couru ouvrir la fenêtre.

– Dès que j'ai décidé d'une explication à l'odeur. Ensuite je me suis demandé pourquoi des réparations en plein hiver, et j'ai deviné pour l'échelle. Plus tard, ce fut le couteau, puis les pas... enfin, toutes les circonstances que vous connaissez déjà.

– Tout s'explique, dit Gagnon.

– Oui, répliqua Guy, tout s'explique...

Il sortit, accompagné de Gagnon.

Les policiers amenaient le coupable.

Dans le salon, les femmes pleuraient, et Émilien lançait de gros jurons.

– Ainsi, dit Gagnon, vous aviez raison, Toutes les preuves étaient là. Il ne s’agissait que d’en reconnaître la valeur, la raison, et la signification.

– Oui, répliqua Guy, toutes les preuves étaient là... Il fallait les reconnaître comme vous dites.

Épilogue

Ce fut un Belœil bien piteux qui accueillit Guy.

– Je viens chercher mon argent, dit le détective.

Il avait nolisé un taxi pour venir à Métropole.

Il était onze heures trente, et Belœil, pas encore couché, avait lui-même répondu à l'impérieuse sonnerie de la porte.

– Dis-moi pas que tu tiens le coupable ?

– Oui.

– Preuve à l'appui et tout ?

– Et tout.

– Ce n'est pas Émilien, toujours ? Émilien est un bon ami.

– Non. C'est Roméo, son frère...

– Celui-là, il finit comme il a commencé. C'est de la mauvaise graine. Et je suis tellement soulagé que ça ne soit pas Émilien que je vais te payer le cent dollars avec plaisir. Viens en dedans, je te fais un chèque et te paie un Scotch.

Cet ouvrage est le 577^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.